

PRIN DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Horsedép., 22 fr. pour l'année

L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Entrée Lyonnaise).

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;
Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;
Paraît tous les Dimanches.



JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal,
et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guyon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos abonnés recevront la belle lithographie d'Une prédication au moyen-âge dans l'église de San-Miniato, à Florence, tableau exposé de M. AUGUSTE FLANDRIN, et acquis par la ville pour le Musée. Cette lithographie est également due aux crayons de M. AUGUSTE FLANDRIN (4).

SOUS PRESSE :

Mélopée pour Piano seul, par M. Alex. Billet.

Un concours est ouvert à Vienne (Isère) pour la reconstruction de l'église de St-André-le-Bas. Nous aurons à nous occuper de ce concours et de ses résultats. En attendant, et à titre de monument précieux pour l'histoire de l'art, nous reproduisons la façade actuelle de St-André-le-Bas, dessin de M. A. C.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS. — EXPOSITION DE 1841.

8^e ARTICLE.

TABLEAUX DE GENRE ET PAYSAGES : MM. SAINT-JEAN, DUVAL-LECAMUS père, GUÉ, GARNERAY, RENOUX, CALAME, LEYMARIE, MERCEY, ROBERT, LAVIE, FAYAS, LEFEBVRE, MUNTZ-BERGER, COTELLE, PARIS, LAPITO.

Nous ne pouvons mieux commencer notre article qu'en rendant justice au tableau de M. Saint-Jean : tout Lyon a admiré les fleurs que M. Saint-Jean a exposées l'année dernière. Après les fleurs viennent les fruits, et ceux que M. Saint-Jean a mis cette année à l'Exposition sont de toute beauté et mûrs à faire envie. On voit que ce peintre connaît fort bien l'ordre des choses qu'il affectionne, et qu'il reproduit avec tant d'intelligence. Dans son *Christ aux raisins*, les raisins sont rendus avec charme, puissance, souplesse, et c'est là un degré d'imitation tout-à-fait supérieur. Chaque détail a la distance qui convient, chaque masse a son plan voulu; les feuilles, les épis, le fond de sculpture, tout cela est rendu d'une façon complète. Ajoutez encore que la composition, sous le rapport de la disposition physique comme sous le rapport de la pensée, est d'une donnée extrêmement heureuse, et vous comprendrez facilement que c'est là un tableau ir. éprochable.

Telle n'est pas notre opinion à l'égard de M. Duval-Lecamus; mais comment dire ce que nous pensons à son égard ici, où M. Lecamus compte un si grand nombre d'admirateurs, lesquels, pour la plupart, ne font que répéter ce qui se dit à Paris sur le mérite de cet artiste? Pourtant ces paysans, ces paysannes ne vous paraissent-ils pas propres, bien léchés? ont-ils la rudesse et la rusticité voulues? ne trouvez-vous pas qu'ils sont mesquinement dessinés, que leurs costumes sont étriés, et que tous les détails de ce tableau sont plutôt faits avec de l'adresse de pinceau qu'avec simplicité et largeur, deux choses qui sont bien plus le fait de l'intelligence que le résultat d'une habileté mécanique? Ce que nous en disons, du reste, peuts'adresser à l'homme de même qu'à l'œuvre qui nous occupe; ce tableau n'est que la reproduction de tout ce qu'a fait M. Duval-Lecamus père, et, si vous voulez un terme de comparaison, voyez comme donnée naïve les petites toiles de M. Gué, et souvenez-vous surtout de sa toile de l'année dernière des *Enfants surpris par un loup*, chose charmante de can-

deur, de vérité et de simplicité, qualités auxquelles M. Duval-Lecamus supplée par beaucoup d'adresse et un peu d'esprit.

À l'égard de M. Garneray, nous ne partageons pas non plus l'admiration commune. La peinture de cet artiste, sèche, dure et crue de ton, est loin d'avoir la souplesse et le charme de celle de Gudin, qui est, lui, éminemment coloriste. Que peut-on voir de plus symétrique que le *Combat de Navarin*, d'un bleu plus crû que la *Pêche en vue de Nice*, et de plus faible que la *Jonque chinoise*? La vue du Texel a pourtant des eaux très bien faites; mais M. Garneray, semblable à M. Duval-Lecamus, manque non pas d'exécution, mais bien de sentiment artistique. Réparons ici le tort que nous avons eu d'oublier M. Renoux, dont les œuvres renferment de belles qualités. Son plus grand tableau, représentant l'Intérieur de la chambre d'un astrologue, est fait avec persévérance et une franchise un peu trop accentuée, et c'est celui dont un amateur célèbre s'est empressé de faire l'acquisition. Peut-être aurait-il pu mieux choisir, et la *Chambre à coucher de Louis XIV*, dont nous parlions naguère, est d'un mérite artistique infiniment supérieur. Les Mécènes sont rares, et les justes appréciateurs encore plus. De M. Renoux citons encore un tout petit tableau délicieux, le *Repos d'un cavalier anglais*, et le *Sermon dans l'église de Saint-Etienne à Périgueux*, deux toiles mignonnes, bien meilleures que le grand tableau.

Tout est dit, croyons-nous, sur la peinture de genre, et d'ici à notre prochaine analyse nous aurons à réfléchir si nous n'avons pas commis d'omission; reprenons un peu les paysages où nous les avions laissés.

M. Calame, de Genève, doit ouvrir la marche de cette seconde série. La *Digue rompue* impressionne par l'idée qu'elle représente, mieux encore que par la qualité même de l'exécution. Il y a longtemps que tout a été dit sur le choix à faire entre une peinture dramatique pauvre de formes et de couleurs, et une peinture simple de pensée, mais très belle de formes et d'exécution : entre les deux il n'y a pas à hésiter. Tout l'avantage est du côté de la seconde manière, ce qui constitue un blâme évident pour M. Calame. Il ne nous donne encore que de la peinture genevoise, maigre de formes et faible sous le rapport de l'harmonie. Les arbres sont mesquinement détaillés; l'eau qui tombe ressemble, à s'y méprendre, à de la gomme arabique; et il faut convenir pourtant que la partie des fonds et des eaux qui s'écoulent et se répandent est bien traitée, et surtout achevée avec une adresse incroyable : ce qui n'est ici qu'une critique, attendu que la plus grande preuve d'adresse que puisse donner un peintre, c'est de savoir déguiser son habileté même; que les peintures les plus adroitement faites sont précisément celles où l'on ne doit pas découvrir ce mérite matériel, puisque la vérité seule de la nature doit saisir et charmer. Au total, ce paysage n'a donc pas tout le prix que beaucoup de gens se sont plu à lui supposer.

M. Leymarie, qui se plaît à changer de manière de faire, nous a donné cette année deux vues de Londres qui ont un tout autre aspect que les productions ordinaires de leur auteur : on y retrouve pourtant toujours cette finesse et cette adresse de détails qui caractérisent le talent de M. Leymarie; et si les sites qu'il a représentés manquent un peu de charme, la peinture n'en est pas moins exécutée avec bonheur. Nous préférons cependant un petit tableau qui date de l'ancienne manière de M. Leymarie, et qui a de la couleur, laquelle manque un peu aux vues de Londres, où nous trouvons que la mer paraît un peu froide et glacée. La *vue du lac de Trasimène*, par M. Mercey, est un grand tableau faux et systématique : les fonds n'ont aucun rapport avec les premiers plans, et les arbres sont d'un faire et d'une couleur par trop conventionnels; et, pour tout dire, ce n'est pas là d'aucune façon l'aspect du pays. La partie des eaux dans l'ombre, sur le premier plan, ne manquerait cependant pas d'un certain charme; mais, en général, les détails de cette toile ne sont pas achevés. C'est tout le contraire dans la *vue de Fontainebleau*, par M. Robert : ici les détails sont faits avec soin et vérité; mais comme ils ont le désavantage de ne pas être subordonnés à des masses, il en résulte que la peinture en a conservé l'aspect singulier d'une broderie en chenilles.

(1) En vente au bureau de l'Artiste, et chez Hoët, marchand d'estampes, pour les personnes non abonnées. Prix : 1 fr. 50 c.; et sur grand papier, 3 francs.

Ajoutons que si les troncs d'arbres recouverts de mousse sont admirablement faits, en revanche les feuilles sont maladroitement, et le résultat définitif du tableau n'est qu'un mérite très douteux. Un mot sur M. Lavie, qui est un jeune artiste lyonnais dont les progrès sont très sensibles : sa *vue des bords de l'Azergue* est exécutée avec entente, adresse et facilité ; mais son autre *vue de la Drôme* manque de vérité. M. Lavie doit se défier d'une facilité beaucoup plus nuisible qu'une maladresse naïve, et nous répéterons toujours à satiété que c'est plutôt avec l'intelligence qu'avec la main que la peinture doit s'exécuter.

La *vue de la Campagne de Rome*, de M. Favas, a bien, elle, le caractère du pays, d'une manière exagérée peut-être ; mais enfin ce travail a du mérite, et nous le constatons avec d'autant plus de plaisir que M. Favas nous a représenté une *tête de jeune berger romain* qui a de la sévérité, et qui rappelle tout-à-fait cette portion de l'Italie que représente son paysage.

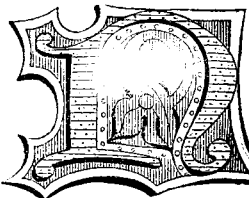
Le *Souvenir de la côte de Ste-Catherine*, de M. Lefebvre, est un tableau plein d'harmonie, très vrai d'observation, et nous avons de la peine à croire que ce ne soit là qu'un souvenir, quand il nous semble y voir une étude faite avec soin et intelligence. M. Muntz-Berger, élève de M. Calame, a dans son paysage toutes les allures de son maître, et c'est en faire tout à la fois l'éloge et la critique. Son tableau a de la puissance aux dépens de la vérité, et contient à la fois de belles qualités et de grands défauts. Citons encore les trois petites toiles de M. Cotellet, lesquelles ont bien leur prix, puis encore les animaux de M. Paris qui sont très grassement peints, et nous terminerons par M. Lapito. Il est fâcheux sans doute de commencer par des éloges pour finir par un blâme sévère, mais enfin il faut bien nommer M. Lapito, puisqu'il est devenu une réputation parisienne assez confortable, seule cause qui motive aujourd'hui notre langage, sans quoi nous eussions laissé M. Lapito dans un oubli bien mérité. Non, ce n'est pas là l'Italie ni les belles campagnes qui environnent le beau lac d'Albano : on chercherait vainement à comprendre. Nous ne connaissons rien de plus froid, de plus faux, de plus ennuyeux, et il faut absolument que M. Lapito se soit, pour cette fois du moins, complètement trompé.

L'aspect de notre Exposition a, comme chacun sait, complètement changé, et les nouveaux arrangements, très habilement accomplis par M. Valois, membre de la Commission de la Société des Amis des Arts, donnent une tout autre physionomie à la grande salle du Musée. Nous allons aborder une question intéressante, le portrait. C'est là de la peinture difficile, grave, sérieuse, et dont l'importance cette année est évidente, et nous tâcherons de ne pas omettre les sujets qui n'ont figuré que dans la première période de l'Exposition. En attendant, la ville donne à l'art une impulsion réelle. Outre la *Prédication*, de M. Aug. Flandrin, M. le Maire a encore acquis de M. Guichard deux études, la *Pensée du ciel* et le *Marchand juif* ; l'*Intérieur d'une écurie*, de M. Dubuisson ; le *Paradis terrestre*, de M. Ponthus-Cinier ; et il est encore question du *Christ aux raisins*, de M. Saint-Jean. A la bonne heure ! voilà de beaux, nobles et dignes encouragements, qui nous vaudront pour l'année prochaine quelques toiles de plus.

Au Grand-Théâtre, RIEN ; aux Célestins, RIEN. Etat normal. — Au Grand-Théâtre tout le monde se plaint du froid, mais ce n'est pas là un fait nouveau. L'administration serait bien aise que le public s'imaginât qu'il y a de la faute des calorifères et du système tout entier de chauffage ; mais le conservateur des théâtres a pris la chose au sérieux, et s'est donné la peine d'écrire que les calorifères sont excellents ! Quelle noirceur ! Encore un *ennemi* de la direction.

(Correspondance particulière de l'ARTISTE EN PROVINCE.)

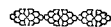
Marseille, 4 janvier 1842.



NOTRE théâtre marche bien. Une révolution est faite. Il y avait une grande témérité, dans une ville où toutes les entreprises dramatiques succombaient au moins une fois l'an par le manque apparent des goûts artistiques du public, il y avait une grande témérité d'oser attendre de ce public une multiplication par trois de son empressement, de ses sympathies et de son argent. Les spectateurs ont du bon, les artistes aussi quelquefois. Notre direction s'est glorifiée et inspirée de ce dernier titre : bien lui en a pris. Musicalement parlant, je crois que Marseille a dans ce moment la meilleure troupe et le meilleur public de la province. Tous nos grands-opéras font fureur : la *Favorite*, puisque vous désirez que je vous en parle, est arrivée à sa douzième représentation dans trois mois, et elle a toujours fait salle comble. Je ne veux prendre parti ni pour les détracteurs ni pour les partisans de Donizetti, mais il me semble que, dans notre époque, ce maître donne une grande leçon dont malheureusement personne ne songe à profiter. Poursuivre et obtenir son succès dans les conditions seules de l'art, c'est un but très honorable que Donizetti a atteint et que personne ne lui dispute. La *Lucie* et la *Favorite*, avec trois voix modestes, des chœurs et un orchestre passables, peuvent être convenablement exécutées et satisfaire un auditoire même exigeant, dans tous les pays où l'on s'occupe un peu de musique ; tandis que le grand-opéra, avec 70,000 ou 80,000 francs de subvention (je parle de la province), peut suffire à peine à la mise en scène d'un de ces ouvrages pour l'exécution desquels sont de première nécessité

quelques escadrons de cavalerie, des fusillades, des processions, des tournois, des enfers, des paradis, des légions d'anges et de démons couverts de quelques mille francs de paillettes et d'oripeaux, de belles princesses de satin et de dorures, des chevaliers bardés de fer pour se promener dans tous les sens sur le théâtre, et par-dessus tout des hécatombes de chanteurs qui n'ont bien fait leur devoir que lorsqu'ils se sont mis hors d'état de recommencer avant quinze jours.

Je ne sais pas si la *Favorite* est appelée à faire partout la fortune des directeurs, mais ici c'est un grand et véritable succès, comparable dans les résultats d'argent à tous ceux que nous avons vus depuis dix ans. J'ose croire que l'heureuse aptitude de notre personnel à l'interprétation des principaux rôles, est la cause de la vogue principale dont l'opéra de Donizetti jouit réellement. En première ligne, ou plutôt hors ligne, il faut d'abord citer Mad. Roule. Les habitués du Grand-Théâtre de Lyon se souviendront longtemps des vives impressions que les meilleurs rôles de Mad. Roule y ont produites : vous me croirez pourtant si je vous dis que la puissance de cette belle voix n'est entièrement appréciable que pour ceux qui l'ont admirée dans la *Favorite*. Il vous suffira, pour vous en convaincre, de vous rappeler et de vous rendre compte. C'est le caractère des médiocrités de se prêter à tout indifféremment : ce qui est véritablement grand et beau ne peut pas se rogner pour entrer dans tous les cadres. Dans la grande variété de rôles qu'offre le répertoire lyrique en province, le talent de Mad. Roule peut aisément être sublime ou déplacé. Heureusement pour elle, pour notre direction et le public, la partie de Mad. Roule dans la *Favorite* semble être écrite dans ces conditions qui font en grande partie la supériorité des artistes parisiens, en vue de qui les compositeurs écrivent des rôles comme on les revêt d'un habit parfaitement coupé à leur taille. Le rôle de la *Favorite* (et ce n'est là qu'un effet d'un heureux hasard) sied à Mad. Roule beaucoup mieux que tous ceux que vous lui connaissez : aussi l'effet produit par elle, au 4^e acte surtout, est indescriptible ; c'est de l'électricité qui passe dans la salle, et à chaque représentation le public lui fait répéter tout ce qu'elle peut répéter. — Godinho s'est à peu près toujours tenu, dans l'opinion du public, à la hauteur où l'avaient placé ses brillants débuts. Cependant si vous voulez une critique un peu sévère, mais très juste, relisez ce que vous avez écrit vous-même dans un des derniers numéros de l'*Artiste*, au sujet de votre ténor Arnaud : je ne saurais vous mieux analyser la manière de Godinho. Donner des *si bémols* et *naturels* à profusion, semble être pour les ténors d'aujourd'hui leurs seuls efforts et leur seule ambition. Du reste, le rôle de Godinho dans la *Favorite* lui fait honneur. — Brémont, une jeune basse marseillaise, est possesseur d'un organe admirable ; le rôle de Balthazar lui est très favorable pour déployer sa formidable voix et déguiser sa gaucherie habituelle. Quant à Dabadie, que vous connaissez aussi, je me bornerai à vous en dire ceci : que le rôle d'Alphonse, rempli à Paris par un homme d'un grand talent pour lequel il a été composé, peut bien être entre ses mains un rôle très avantageux ; qu'en province nous voyons qu'il passe souvent inaperçu, et que Dabadie, malgré tout son talent, a eu de la peine à en faire un de ses meilleurs.



Les vers que nous insérons aujourd'hui émanent d'un jeune homme de dix-sept ans à peine, et aujourd'hui encore élève au collège royal de Lyon.

Heureuse la beauté que le poète adore !

(Lamartine.)

Que l'on voie un rubis d'une eau limpide et pure,
Dont le globe de feu lance un torrent d'éclairs
Qui jaillit en dardant mille reflets divers,
On voudrait s'en former une riche parure.

Que l'on trouve une fleur au parfum le plus doux,
Qui lève avec orgueil sa tête nuancée
Sur les faibles rameaux de sa tige élancée,
On voudrait la ravir au parterre jaloux.

Lorsqu'une vierge à l'âme innocente et candide,
Aux blonds cheveux, au front divin, au vif regard,
S'offre à nos yeux ravis de sa beauté sans art,
On voudrait la choisir pour compagne et pour guide.

C'est que, vous voyez bien, l'amour, l'amour est tout !
L'amour comme le feu réchauffe et purifie,
L'amour est notre bien, l'air qui nous vivifie,
L'amour est éternel, ici, là-haut, partout.

Dieu nous dit en jetant nos âmes dans le monde :
« Vous qui m'avez trahi, vivez pour le malheur. »
Puis, prenant en pitié notre humaine douleur,
Il versa dans nos cœurs l'amour qui les féconde.

Quel nom pourrait sans lui vivre et briller toujours ?
Le poète inconnu garderait le silence,
Et le peintre, endormi dans son indifférence,
Tracerait des tableaux glacés comme ses jours.

O fortuné celui qu'une fidèle amie
Fait rêver au bonheur, et conduit pas à pas
Dans un sentier céleste où les choses d'en bas
Ne jettent près de lui qu'un parfum d'ambroisie !

Heureuse celle aussi qui partage tel sort !
Son nom sera gravé dans plus d'un mémoire,
Et son front désormais tout rayonnant de gloire
Ne sera pas flétri par le temps et la mort.

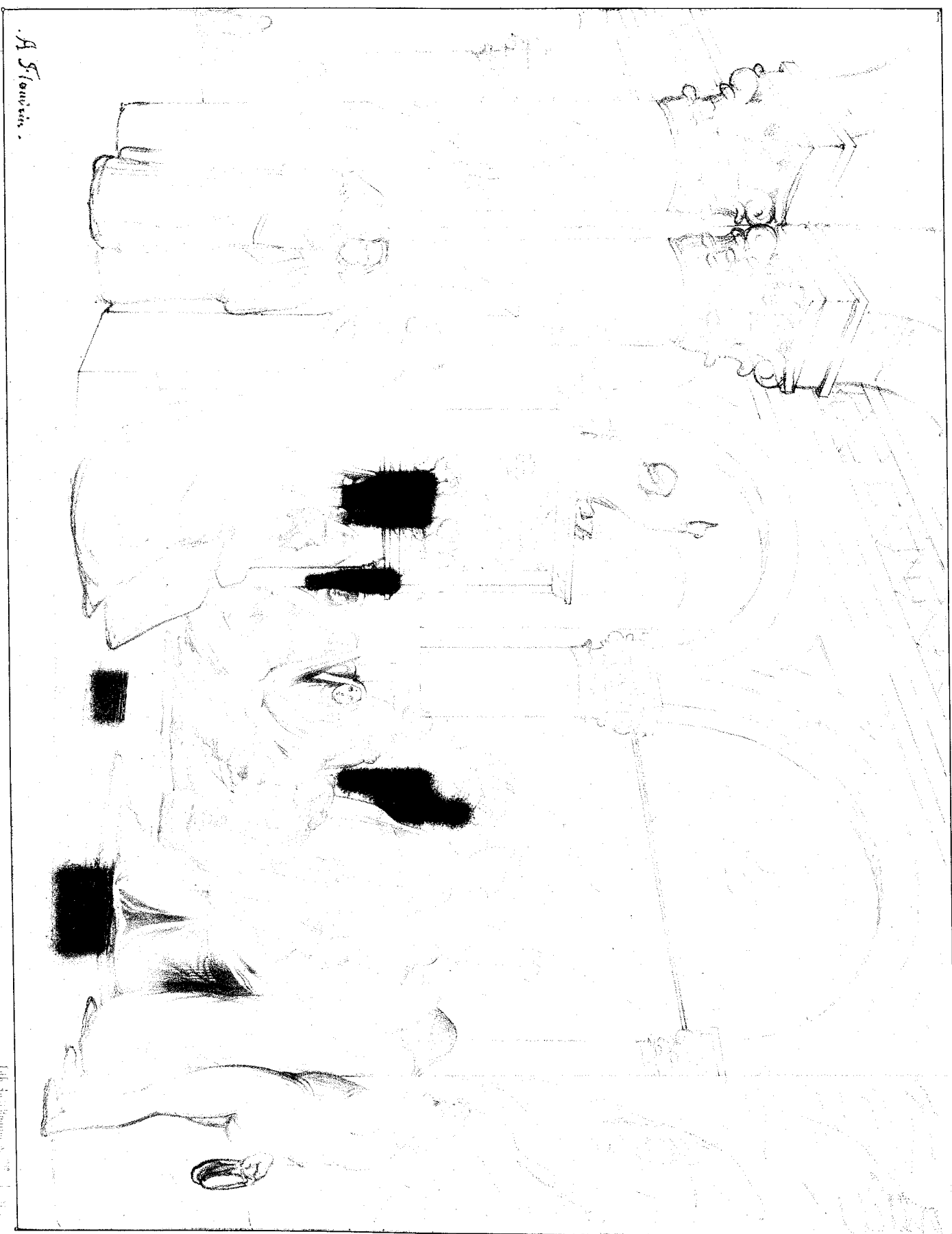
Et c'est toi, ma Léa, dont l'amour me dévore,
Que mes vers chanteront ; c'est toi que je bénis,
Pour qui je vis, je pense, et pour qui je bannis
Tout autre sentiment de ce cœur qui t'adore !

Emilien Ribet.





L'ARTISTE EN PROVINCE
EXPOSITION DE LYON 1841.



UNE PREDICATION A S^t MINIATO A FLORENCE.

Id. de Florence A. 22. 1. 11.

On se souvient de la publication des *Satires de Perse*, par M. Auguste Desportes, et dont nous avons rendu compte dans notre numéro du 2 mai dernier. Depuis cette époque, notre compatriote, l'auteur de cette remarquable traduction, a éprouvé une douleur cruelle : Mad. Aug. Desportes est décédée à la fleur de son âge. C'est encore une perte pour la littérature, et encore une famille frappée dans ses plus vives affections. En reproduisant l'article suivant, emprunté à la *Gazette des Femmes*, nous ne faisons que donner à M. Desportes un témoignage de notre sympathie pour son malheur, et nous associer en quelque sorte à ses regrets.

Mad. Auguste Desportes, née Mathieu de Fossey, vient de succomber à une maladie longue et cruelle. Qu'il soit permis à l'amitié en deuil de tromper un moment ses regrets, en se reportant aux jours encore peu éloignés où celle que nous pleurons nous faisait oublier, par l'activité lumineuse de son esprit et le charme de son caractère, le terme si prochain de son existence. C'est dans la *Gazette des Femmes* que celle qui fut bonne et aimable entre toutes doit recevoir un dernier tribut d'affection.

Mad. Auguste Desportes était née avec un de ces heureux naturels auxquels l'éducation n'a rien à faire, rien à changer. Elle cultiva avec soin son esprit, mais son cœur n'eut qu'à suivre ses inspirations toujours nobles et sûres. Une raison prématurée lui donna de bonne heure, dans sa famille, ce premier rang et cette sorte d'autorité que reconnaissent volontiers ceux qui nous entourent, quand le caractère de cette précoce raison est l'indulgence et la bonté. Son excellente mère lui avait remis avec confiance l'administration intérieure de la maison, et la jeune personne devint habile sans rien perdre de ses qualités les plus aimables et les plus brillantes.

C'est le privilège de quelques femmes d'élite de pouvoir ainsi descendre, sans y laisser rien de leur intelligence et de leur dignité, à ces vulgaires et minutieux détails auxquels suffisent les esprits les plus médiocres, mais à la condition de s'y vouer tout entiers. Les soins domestiques occupaient Mad. Desportes sans l'absorber ; et, dans le salon, elle ne se montrait étrangère à aucun des sujets les plus relevés de conversation qui s'y produisaient, à aucune de ces hautes questions sociales qui, depuis quelques années, préoccupent les esprits sérieux. Non-seulement elle suivait avec un intérêt particulier ces discussions, mais elle y jetait toujours de vives lumières, et, en se rangeant à son opinion, on était sûr de se mettre du côté des idées les plus nobles et les plus généreuses.

Aux dons de l'âme et de l'intelligence elle réunissait les avantages physiques. Grande, très grande, mais admirablement faite, elle avait un port où la grâce s'alliait à la majesté ; une figure pleine de charme et de douceur ; des yeux magnifiques, ravissants d'esprit et de sentiment ; une voix pénétrante. Sa conversation était d'une facilité enchanteresse, d'une pureté de langage irréprochable, d'un rare bonheur d'expressions, d'une élégance toujours parfaite. On n'y sentait jamais la prétention ni la recherche, mais une mollesse pleine de grâce et d'abandon.

La fille aimante et dévouée devait être la meilleure des épouses. Une affection vive et profonde lia sa destinée à celle de M. Auguste Desportes : tous deux eurent du sort la rare faveur de trouver dans cette union une communauté de pensées et de sentiments, qui de deux âmes n'en faisait qu'une. Cependant la fortune, qui fort souvent protège mal ceux qui méritent le plus, se montrait sévère envers les époux. Mad. Desportes accepta le sort tel qu'il se présentait, sans révolte et sans murmure, avec une admirable sérénité de cœur que ne put même troubler la terrible maladie qui, plus tard, se déclara chez elle. Un cancer au sein nécessitait une opération devant laquelle tremblaient les plus fermes courages : Mad. Desportes en mesura le danger et la souffrance ; elle s'y soumit. Mais en face de cette question de vie et de mort, et la veille même du jour où cette question devait être résolue, elle régla et disposa toutes choses avec sa netteté et sa présence d'esprit ordinaires. Dans la prévision d'une issue fatale, elle écrivit de touchantes lettres d'adieu à sa famille, fit son testament et communiqua en viatique. Quelques heures après elle s'abandonnait avec confiance aux soins de l'habile docteur Breschet. L'opération, faite avec talent, réussit parfaitement, et Mad. Desportes ressaisit la vie avec joie. Cette vie était, en effet, heureuse et douce ; elle avait toutes les satisfactions du cœur. Mad. Desportes aimait avec passion son mari, et en était tendrement aimée.

Les réunions intimes recommencèrent. Quelques amis choisis venaient chercher dans ce modeste intérieur l'accueil toujours bienveillant, les causeries aimables et spirituelles. La gracieuse femme, ignorant quel charme elle répandait autour d'elle, remerciait ses amis de leur fidélité. Et quelle amitié ne lui eût pas été fidèle ? Dans sa bonté parfaite elle ne blessa jamais personne, même en laissant toute sa liberté à son caractère plein de franchise. Son indulgence, cette autre bonté des cœurs généreux, savait jeter des voiles sur les défauts et les travers d'autrui, et lui faisait placer une excuse où d'autres auraient imposé le blâme ou lancé la moquerie. Avec un esprit supérieur et qui était d'abord remarqué, elle avait si peu l'ambition de briller et de paraître, qu'elle n'offusquait aucune prétention et ne troublait aucun succès d'amour-propre. Enfin, son dévouement à ses amis n'était pas, comme chez beaucoup, l'élan irrésistible de sentiments passionnés ; car il n'y avait point d'exaltation en elle, si ce n'est dans son amour d'épouse : c'était un besoin profond de savoir heureux et contents ceux qu'elle aimait.

Cependant le mal avait reparu ; il faisait de nouveaux progrès. Mad. Desportes entrevoyait sa condamnation, et berçait son mari d'espérances éteintes en elle. Alors qu'elle luttait en silence contre les envahissements de la maladie, un de leurs amis fut attaqué lui-même d'une maladie mortelle qui produisait en lui des accès de désespoir. Mad. Desportes, oubliant ses propres souffrances, allait le plaindre, l'encourager, et la femme jeune encore et adorée disait au vieillard comment il fallait supporter la douleur et apprendre à mourir.

A mesure que ses forces déclinaient, son âme semblait devenir plus active pour s'occuper du bien-être de ceux qui l'entouraient. Son mari excitait sa plus tendre sollicitude. Elle savait quel vide immense elle allait laisser dans sa vie ; c'était sur lui et non sur elle que l'excellente femme pleurerait. Les médecins, ne pouvant la guérir, lui conseillèrent l'air de la campagne. Une séparation paraissait impossible à l'affection des deux époux ; mais, toujours généreuse, Mad. Desportes jugea que cette absence préparerait par degrés son mari au coup qui bientôt devait le frapper, et elle se rendit en Bourgogne au sein de sa famille. Avant de s'éloigner de la chère demeure où elle savait ne pas devoir revenir, elle régla tout avec la tendre prévoyance de la bonté et de l'amour. Elle voulut que son mari, privé de sa présence, n'eût pas du moins l'importunité des soins matériels. Le vide de cette cruelle séparation était, autant qu'il pouvait l'être, rempli par des lettres. Celles de Mad. Desportes, touchant monument de courage et de tendresse infinie, et même modèles de style, dirions-nous, si ce genre de mérite pouvait nous occuper en ce moment ; ces lettres, écrites sur un lit de douleur et d'une main affaiblie, ne faisaient connaître à son mari qu'une partie de ses souffrances, de ses regrets ; elle voulait lui laisser encore l'espérance. Elle l'attendait aux premiers jours du printemps dernier ; elle croyait aussi à quelque amélioration passagère dans sa santé, au retour de la belle saison. Mais cette année la température fut inexorable : un printemps

humide et froid, sans doux soleil pour la pauvre malade. M. Desportes alla passer deux mois auprès d'elle ; il la trouva terrassée par la souffrance, mais se relevant encore par le courage et la tendresse, et conservant inaltérable la douce sérénité de son caractère. Quand il la quitta elle lui donna rendez-vous au mois de septembre, pour recevoir ses derniers adieux. Elle avait trop bien prévu : son mari revint au mois de septembre, et bientôt il la vit mourir.

Quelques mois auparavant, M. Desportes avait publié sa *Traduction de Perse*, en vers français : c'était à la prière de sa femme ; elle avait voulu voir mettre au jour, avant de mourir, ce travail qu'elle avait encouragé. Ce livre est une œuvre consciencieuse et distinguée ; les journaux en parlèrent de la manière la plus flatteuse. Un grand nombre de lettres, témoignage de haute approbation, arrivèrent à M. Desportes, de la part d'hommes juges compétents du mérite de cet ouvrage. Ce fut une joie bien vive au cœur de la malade, un succès qui rayonna délicieusement sur son lit de mort.

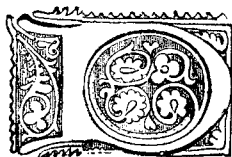
La mort de Mad. Desportes fut douce et sainte ; elle en avait prévu le jour. Ce jour-là elle voulut être seule pendant quelques moments, pour se recueillir. Elle fit ensuite ses adieux à sa famille éplorée, et reçut les secours de la religion. Le froid de la mort gagnait ses membres. A genoux près de son lit, son mari, oppressé de sanglots, cherchait à réchauffer ses mains dans les siennes ; elle les lui pressa par un dernier effort, et s'endormit du dernier sommeil de la terre, qui, pour une âme si noble et si pure, doit avoir son réveil dans les cieux.

Mme J. LE BASSO D'HELFF.

MAUVAIS RÊVE D'UN ARTISTE

ou

Danger de peindre le Diable.



De tous les personnages qui entrent dans la composition de nos sujets religieux, l'ange des ténèbres est, sans contredit, celui que nous représentons le plus rarement ; nous n'avons même rien de bien arrêté quant au caractère qu'il convient de lui donner : excepté la queue et les cornes qui sont presque d'obligation, chacun l'affuble à sa manière. En général, c'est un être fort difficile à bien représenter convenablement, et surtout auquel il est très dangereux de déplaire, bien différent en cela de nos anges et de nos saints, gens très faciles à vivre ; car, quelque figure ridicule qu'on leur donne, quelque air gauche qu'on leur prête, il n'y a pas d'exemple que jamais un artiste ait été damné pour si peu.

Il n'en est pas de même de Satan, qui est très susceptible et quelquefois se fâche sérieusement quand il n'est pas content de son image, comme il arriva au peintre Spinello.

Cet artiste, né à Arezzo, dans le XIV^e siècle, après avoir fait plusieurs tableaux dans différentes villes de la Toscane, revint dans celle qui l'avait vu naître, où, étant âgé de plus de soixante dix-sept ans, il fit son tableau de la chute des anges.

Parmi tous les démons qu'il y représentait, il peignit Lucifer dans le lieu le plus bas, et ne crut pouvoir rien faire de mieux que de lui donner la forme d'une bête monstrueuse. Il prit tant de soin à rendre cette figure horrible, que son esprit demeura plein de l'idée d'un sujet si épouvantable.

Une nuit qu'il dormait, il crut voir le Diable tel qu'il l'avait peint, qui lui demandait de quel droit il le représentait d'une manière si offensante, et dans quel lieu il l'avait jamais vu si laid. L'artiste s'éveilla aussitôt, mais tellement surpris et épouvanté, que, ne pouvant ouvrir la bouche pour crier, ce ne fut que par le tremblement de tous ses membres que sa femme, qui était couchée auprès de lui, s'aperçut de l'état où il était. Sa frayeur fut si grande qu'il faillit mourir de suite, et qu'il conserva, pendant le peu de temps qu'il survécut à cette apparition, la vue égarée et l'esprit à demi-perdu.

Cette anecdote doit servir de leçon aux peintres qui ne se soucieraient point d'avoir rien à démêler avec Bézélubut.... Au reste, il s'est passé cinq siècles depuis cette plaisante histoire ; et comme les peintres n'ont cessé de le représenter toujours fort laid, nous pouvons penser qu'il a dû prendre son parti, et qu'il est devenu plus traitable. Nous avons vu même, il y a environ six ans, au salon lyonnais, un tableau d'un artiste moderne, dans lequel Satan était représenté pour le moins aussi laid que Spinello avait pu le faire, et nous n'avons pas appris qu'il soit rien arrivé de fâcheux à l'auteur.

Toutefois, en examinant un peu cette question, nous serions vraiment tenté de donner raison au Diable, car ce nous paraît un contre-sens que de lui attribuer la forme d'un monstre dans un monde où il est si bien accueilli. S'il était aussi laid et aussi difforme, serait-il si séduisant, et quelle est la jeune fille qui voudrait l'écouter ? car enfin il y en a beaucoup qui l'écoutent ; son aspect au contraire les ferait fuir à l'instant, et il ne serait d'aucun danger pour elles. Ne paraît-il pas bien plus convenable de le figurer doux, soumis, rampant, flatteur, persuasif, insinuant, doué enfin de tous les agréments et les dehors qui peuvent séduire, et n'est-ce pas dans son regard, plutôt encore que dans sa physionomie, que doivent se peindre son âme infernale et sa perfidie ? Cette idée n'est même pas entièrement nouvelle, car nous nous souvenons d'avoir entendu quelquefois parler d'un diable couleur de rose.

Enfin, ne nous peint-on pas, par opposition au sentier étroit et difficile de la vertu, le chemin du vice, droit, uni et semé de fleurs ? Or, si l'ange déchu chargé de nous guider dans cette route si séduisante se présentait à nous sous une forme effrayante et hideuse, personne ne voudrait le suivre et se confier à lui.

Peut-être est-ce la laideur du péché que les peintres ont voulu figurer par là ; mais dans ce sens ils auraient encore tort : si le péché s'offrait à nous aussi hideux, il nous effraierait, tandis qu'au contraire il est parfois bien séduisant....

Quelques artistes ont donné au démon une tête de femme. Certes, si c'est pour exprimer la tentation qu'il nous inspire, nous trouvons cette idée très ingénieuse ; mais si par là ils ont voulu peindre son inconstance, sa perfidie, ses tromperies, sa duplicité, nous nous garderons bien de les approuver, nous ne voudrions pas nous mettre mal avec le beau sexe dans l'esprit duquel nous serions infailliblement perdus, et nous laisserions cette idée à ceux qui ont eu à s'en plaindre. Essayons seulement de hasarder quelques réflexions sur la manière de représenter cet ange du ténébreux séjour. L'écriture-Sainte nous le dépeint comme un serpent à tête de femme, et c'est bien là l'emblème de la séduction, de la ruse et de la tromperie : aussi cette image est d'une grande vérité et parfaitement convenable pour figurer dans la représentation de la chute de nos premiers parents, qui nous ont transmis avec toute leur faiblesse un penchant très décidé pour des chutes de ce genre, et dont Satan est toujours la cause ; aussi, dans chacun de ces cas, la même figure emblématique lui convient à merveille. Mais si, par un excès de perfidie, il est parvenu à porter le trouble et le désaccord dans la demeure d'autrui, oh ! alors sa forme doit éprouver quelque modification, et ici les cornes sont de rigueur....

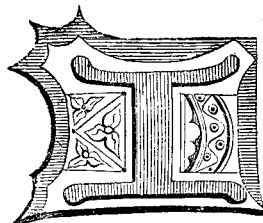
S'il pousse un homme avide à s'enrichir de la dépouille d'un misérable, nous conseillerons les griffes, et nous approuvons les dents et la gueule béante lorsque à son instigation le faible devient la proie de l'homme puissant.

Mais je m'aperçois qu'insensiblement nous en sommes arrivés à en faire un monstre, et qu'il pourrait bien nous en demander raison comme autrefois à feu Spinello. Hâtons-nous de l'apaiser et de l'assurer que nous n'avons jamais été de ses ennemis ; conjurons-le enfin de détourner de nous sa gueule énorme, ses dents, ses griffes.... et ses cornes surtout....

M^{tin} D^{eny}

Nouvelles diverses.

Nous lisons dans le *National* :



Il nous est tombé entre les mains un programme d'architecture trop curieux pour que nous n'en fassions pas part à nos lecteurs. Ce programme a été proposé par le professeur de théorie pour le concours d'émulation du mois de décembre : il peut servir à faire apprécier la profondeur et la nouveauté des doctrines enseignées à l'école, et prouve surabondamment que les théories de M. Baltard ne sont pas moins prodigieuses que son exactitude.

On jugera facilement de l'exactitude de M. Baltard en apprenant que ce M. Baltard, professeur de théorie d'architecture à l'école royale des Beaux-Arts de Paris, dont on parle ici, est le même que ce M. Baltard si cher à notre ville, et que nous avons l'honneur de posséder depuis plusieurs années.

« Sachez donc que M. Baltard n'a proposé pour sujet de concours ni un temple, ni un arc de triomphe, ni une colonne, ni un cénotaphe, ni un cirque, ni rien, en un mot, qui ait jamais été fait aux temps de Périclès et d'Auguste, mais bien une église, et une église paroissiale encore. C'est là, vraiment, une innovation scandaleuse, et nous concevons que, pour la racheter et se purifier à ses propres yeux, M. Baltard ait cru devoir ajouter ces précieuses lignes que nous reproduisons textuellement :

« On observera que, sans être assujéti d'une manière trop absolue au mode ou style grec ou romain, toute composition qui porterait le caractère des édifices du bas-empire, du moyen-âge, ou des formes dites gothiques, encourra la mise hors du concours.

« Cette rigueur est fondée sur la nécessité de s'opposer à la marche rétrograde imprimée à notre art par une influence puissante, entièrement étrangère aux études profondes et rationnelles, qui, séduite par le côté brillant des détails nombreux et riches avec excès dont certains édifices sont surchargés, en accorde les défauts, sans égard à la raison, à l'économie, à l'eurythmie, sans égard, enfin, aux règles du goût dans les parties de la décoration qui ont pour règle et pour éléments l'imitation de la nature. »

Nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de leur adresser le moindre commentaire sur le style non plus que sur les doctrines de cet étrange programme. Nous n'avons nulle envie d'entreprendre contre M. Baltard l'apologie du style dit gothique ; il ne nous plaît pas de plaider les causes gagnées. Nous nous contenterons seulement de recommander cet inappréciable document aux méditations de toutes les personnes qui se sont intéressées le moins du monde aux discussions sur les arts ouvertes depuis vingt ans, qui ont bien voulu étudier tant soit peu une cathédrale, et qui ne trouvent pas une synonymie parfaite entre le mot *architecture* et les mots *temple* et *ordres grecs*.

— L'exécution du *Stabat* de Rossini au Théâtre-Italien de Paris vient d'avoir lieu, et son succès a été éclatant. Les parties de chant étaient confiées à Mario, Tamburini, Mesd. Grizi et Albertazzi pour les solos, duos et quatuors, et d'autres artistes de mérite figuraient dans les masses vocales, le tout sous la direction de M. Tadolini. Une prochaine audition est impatiemment attendue, et ne se fera pas longtemps attendre. Le *Stabat* de Rossini est donc, cette année, la plus grande œuvre musicale qui aura été produite et exécutée.

— L'année 1841 qui vient de s'écouler a vu naître 264 nouveautés dramatiques, dont voici le dénombrement : 15 comédies, 4 tragédies, 30 drames, 18 opéras, 8 ballets, et 188 vaudevilles, tout cela composé par 205 auteurs, dont trois dames et quatorze compositeurs.

— Les lettres viennent de faire une perte cruelle : l'auteur du *Tyran domestique* et de la *Fille d'honneur* vient de mourir à Paris, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. M. Alexandre Duval était membre de l'Académie française, et administrateur de la bibliothèque de l' Arsenal. Il était âgé de soixante-quinze ans.

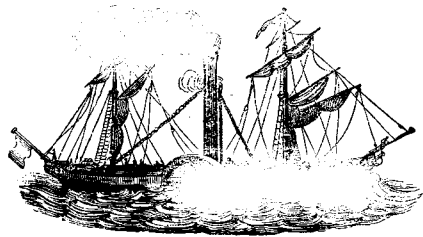
— L'Opéra-Comique vient de représenter le *Diable à l'École*, paroles de M. Scribe, musique de M. Ernest Boulanger. Succès.

— La coalition des directeurs est devenue chose sérieuse. Ils sont au nombre de huit qui représentent les Théâtres du Gymnase, du Vaudeville, du Palais-Royal, des Variétés, de la Porte-St-Martin, de l'Ambigu, de la Galté, et des Folies-Dramatiques. Le but est de forcer les acteurs à accepter les appointements que leur offre le directeur du théâtre où ils sont engagés, sous peine de ne pouvoir contracter avec les sept autres directeurs coalisés.

— Rubini vient de donner, à Bayonne, un concert dont le produit, s'élevant à 3,000 francs, a été, d'après la volonté du généreux artiste, versé dans la caisse des pauvres.



Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

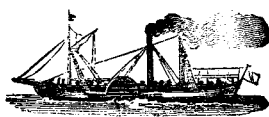
Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNARDEL frères et Fourn, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)



LE PAPIN DU RHONE,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

part du port des Cordeliers

POUR

VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE, ARLES ET MARSEILLE,

Tous les jours, à 4 heures du matin.

BUREAUX :

Port des Cordeliers, 59 à Lyon.

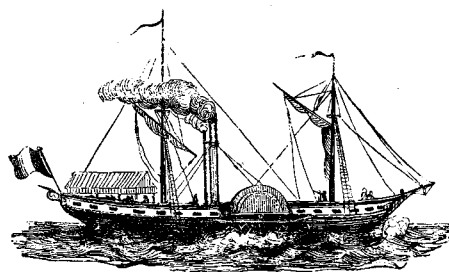
Madame EMILE CHEVÉ ouvrira un nouveau Cours de Musique vocale, jeudi 27 janvier, à 8 heures 1/2 du soir, chez elle, place Croix-Paquet, n. 11 (maison Ricard), et le continuera les lundis et jeudis, à la même heure.

Elle ouvrira un Cours d'Harmonie le lendemain 28, et le continuera à la même heure, les mardis et vendredis.

Une dame peut se faire accompagner.

Le prospectus se délivre gratuitement chez le concierge.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHE.

Prix des Places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 119.

